

Un voyage hivernal au cœur du lyrisme allemand

Le Voyage d'hiver de Schubert. Une interprétation composée de Hans Zender. Ténor : Rufus Müller ; chef : Lorraine Vaillancourt. Production du Nouvel Ensemble Moderne et de la Fondation Arte Musica, Musée des Beaux-Arts de Montréal, 2 mars 2014

Francis Loranger

Numéro 249, été 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72338ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Loranger, F. (2014). Compte rendu de [Un voyage hivernal au cœur du lyrisme allemand / *Le Voyage d'hiver de Schubert. Une interprétation composée de Hans Zender. Ténor : Rufus Müller ; chef : Lorraine Vaillancourt. Production du Nouvel Ensemble Moderne et de la Fondation Arte Musica, Musée des Beaux-Arts de Montréal, 2 mars 2014*]. *Spirale*, (249), 80–81.

Un voyage hivernal au cœur du lyrisme allemand

PAR FRANCIS LORANGER

LE VOYAGE D'HIVER DE SCHUBERT UNE INTERPRÉTATION COMPOSÉE de Hans Zender

Ténor : Rufus Müller ; chef : Lorraine Vaillancourt

Production du Nouvel Ensemble Moderne et de la Fondation Arte Musica

Musée des Beaux-Arts de Montréal, 2 mars 2014

*Ich kann zu meiner Reisen
Nicht wählen mit der Zeit,
Muß selbst den Weg mir weisen
In dieser Dunkelheit.*

Le Musée des beaux-arts, sous les auspices de la fondation Arte Musica, consacra récemment un inspirant programme au cycle lyrique *Die Winterreise* (*Le voyage d'hiver*) du compositeur Franz Schubert, un chef d'œuvre du romantisme allemand inspiré d'un recueil éponyme du poète Wilhelm Müller. S'étalant sur quatre jours, il comprenait trois versions musicales différentes — l'œuvre originale de Franz Schubert (1827), la version de chambre de Normand Forget (2007) et la réinterprétation orchestrale de Hans Zender (1993) —, deux conférences du philosophe Georges Leroux intitulées « *Le Voyage d'hiver dans l'histoire de la composition musicale* » et « *The Place of the Winter Journey in Schubert's Work* » ainsi qu'une captation filmique du concert « *Christoph Prégardien et Menahem Pressler interprètent Schubert : Voyage d'hiver* » (2012) par Pierre-Martin Juban.

La musique des trois versions s'appuie sur le même livret de Wilhelm Müller, formé de vingt-quatre lieder, qui narre le cheminement d'un amant évincé, désabusé, à travers la campagne hivernale, froide et sauvage. Sa poésie simple et poignante aborde les thèmes romantiques de l'errance, du rejet, de l'isolement, de la désolation, de la souffrance intérieure, de l'amour malheureux, de la nature tantôt consolatrice et tantôt adverse, de la folie et de la mort.

Le philosophe Georges Leroux, auteur d'un essai consacré au cycle schubertien, en



Le Voyage d'hiver de Schubert. Une interprétation composée, de Hans Zender ; ténor : Rufus Müller ; chef : Lorraine Vaillancourt. Crédit photo : Lou Scamble.

résume judicieusement la poétique : « *Chaque lied présente les avancées et les défaites d'une conscience en exil. S'il s'agit d'un voyage, chaque étape constitue une forme d'épreuve : de la scène d'adieu, en pleine nuit, qui ouvre le cycle [...], en passant par toutes les figures de l'espoir et de la désillusion, du courage et de l'abattement, du souvenir heureux [...] à l'angoisse, le cycle progresse douloureusement jusqu'à la scène finale [...], où le voyageur rencontre un musicien de rue qui lui présente l'exemple d'un dépouillement serein.* »

La pièce la plus audacieuse et déroutante du programme, « *Schuberts „Winterreise“: Eine komponierte Interpretation* » du compositeur et chef d'orchestre allemand Hans Zender, était interprétée dans l'inti-

mité de la salle Bourgie par le ténor britannique Rufus Müller, accompagné du Nouvel ensemble moderne (NEM), sous la baguette enchantée de Lorraine Vaillancourt, sa fondatrice et directrice artistique. Cet orchestre de chambre, en résidence à l'Université de Montréal depuis sa fondation en 1989, se spécialise dans la musique contemporaine. Il propose des œuvres exigeantes servies par une démarche rigoureuse, un « *répertoire nourri aux classiques du xx^e siècle [qui] reflète la variété des esthétiques actuelles, s'ouvre à la musique de tous les continents et consacre une place importante à la création* ».

La performance offrait au public un voyage hivernal à travers l'histoire des formes, la



Le Voyage d'hiver de Schubert. Une interprétation composée, de Hans Zender; ténor : Rufus Müller; chef : Lorraine Vaillancourt. Crédit photo : Lou Scamble.

tradition lyrique et la littérature romantique, un voyage à la fois textuel, par le récit lyrique du cheminement de l'amant malheureux dans la campagne désolée, et musical, par les chatolements mélodiques d'une pièce à l'harmonie mouvante.

Hans Zender propose une interprétation très personnelle du cycle schubertien se rapprochant d'une variation sur un thème. Il transpose la partition originale pour piano et voix en une partition pour orchestre de chambre et voix comprenant, outre les instruments usuels, une harpe, une guitare et trois machines à vent. Cette nouvelle instrumentation et la personnalité du compositeur confèrent à la pièce une tonalité radicalement différente.

Pour qualifier le travail de réécriture de Hans Zender, cette « *interprétation composée* » comme il la nomme, Lorraine Vaillancourt recourt à l'image architecturale : « *c'est un peu comme introduire la modernité dans un édifice patrimonial, préserver tout en inventant* » ; « *ses interventions, soigneusement composées, arrivent à magnifier le matériel de base... le poussent encore plus loin* » ; cette entreprise réussit à « *charrier toutes les émotions de l'original, musique et texte confondus* ».

Chez Schubert, la mélodie simple et solennelle, parfois froide ou distante, soutient iniment la poésie, la rehaussant ou s'effaçant au besoin. Chez Zender, la musique s'ajuste de plus près au texte; la mélodie erratique reflète le récit, mais prend des libertés avec lui, voire interfère avec la voix

narrative. Elle évoque le mouvement des émotions qui fluctuent entre l'affliction et l'espoir, les noirs tourments de l'âme qui succèdent à l'émerveillement devant la majesté de la nature. Plus concrète aussi, elle reproduit les bruissements naturels et humains évoqués dans le livret, que négligeait la partition plus abstraite et constante de Schubert. Ainsi, dans « *Im Dorfe* », les tonalités grinçantes suggèrent le cliquetis des chaînes, tandis que le tumulte final évoque l'aboïement des chiens; la partition de « *Der stürmische Morgen* » restitue le bruissement et le vacarme de la tempête; les cordes frottées et les machines à vent simulent l'effet de la poudrière et de la rafale de « *Mut* » (« *Fliegt der Schnee mir ins Gesicht* », « *Gegen Wind und Wetter* »).

La réécriture moderne ponctue le récit de dérapages sonores. Dès les premiers lieder, des timbres inusités, des effets dissonants surgissent : de brusques crescendos et décroscendos, l'amplification de la voix par un microphone, l'alternance entre une mélodie apaisée, puis virulente, bouleversent la narration. « *Die Post* » voit une débauche musicale couvrir la voix qui articule les accents tragiques de « *mein Herz* ». La mélodie allègre et entraînante de « *Täuschung* » évoque en des teintes chaudes la lumière dansante et aimable du poème. De nettes reminiscences de la version originale poignent à l'occasion. Dans l'onirique « *Frühlingstraum* » qui assimile le retour du printemps à celui de l'amante après une ouverture plutôt classique, une fulgurance moderne resplendit

brièvement, puis se résorbe dans une forme classicisante, mais déconstruite. Par moments déroutante, la musique de Zender s'accorde parfaitement aux états d'âme du *Wanderer* solitaire.

La recomposition innove aussi sur le plan scénique. Au début de la performance, les vents sont dispersés dans la salle; ils entrent successivement en scène à mesure que la partition les sollicite, rejoints finalement par le ténor. Tout au long de la pièce, les musiciens circulent discrètement, jouant depuis le pourtour du parterre ou depuis l'arrière du balcon, où sont disposés des lutrins. Cette occupation sonore de l'espace confère une couleur et une profondeur à l'interprétation. Le concert s'achève sur l'exténuation de la mélodie après la disparition du chanteur.

Rufus Müller et le Nouvel ensemble moderne livrèrent une interprétation sensible, juste et délicate de la *Winterreise* de Hans Zender, à laquelle le public enthousiaste réserva une ovation méritée.

Malgré ses efforts constants et son enviable réputation internationale qui le portent sur les plus prestigieuses scènes du monde, le Nouvel ensemble moderne peinait ces dernières années à sensibiliser le public montréalais à la musique contemporaine. Le déménagement d'une partie de ses concerts à la salle Bourgie, plus modeste et centrale que la salle Claude-Champagne, semble lui avoir insufflé une seconde vie en attirant un nouvel auditoire. Comme le déplore en effet Lorraine Vaillancourt, « *notre propos (musique contemporaine), notre résidence à l'université (symbole d'élitisme) et notre situation géographique (Outremont... en haut de la côte) ne font que nourrir tous les clichés qui veulent que la musique contemporaine soit inaccessible!* » ; l'inscription du concert dans le cadre d'un événement organisé par le musée permet de démentir ce préjugé. La directrice artistique précise toutefois que le « *port d'attache [du NEM] reste l'Université de Montréal* ».

Le 9 mai, pour célébrer son vingt-cinquième anniversaire d'existence, le Nouvel ensemble moderne se produisit pour la première fois à la Maison symphonique. Le 3 avril, il avait présenté à la salle Bourgie un inspirant programme dédié aux compositeurs et musiciens de la relève. Les mélomanes pourront l'entendre de nouveau la saison prochaine. ⊥